



Vincent Wackenheim

Le sang noir des Grecs

Journal de guerre d'Ernst Stadler
traduit de l'allemand et présenté par Charles Fichter
(BF éditeur, 2015)

« *La veille, annulé mon cours. Le matin, achats : revolver* ». Faisant preuve du sens du raccourci, c'est ainsi que s'ouvre le *Journal de guerre* qu'Ernst Stadler, alors âgé de vingt-neuf ans, tient durant trois mois, du jour de sa mobilisation, le 31 juillet 1914, en tant que lieutenant de réserve dans l'artillerie de campagne allemande, jusqu'au jeudi 22 octobre, une semaine avant de tomber près d'Ypres, d'une mortelle grenade anglaise.

On suit le jeune officier de l'Alsace aux Vosges, vers la mer enfin, après une incursion en territoire français, pour répondre à la volonté de l'état-major allemand de briser le front et remporter la victoire. Prime encore le mouvement, avant que les armées ne s'enterrent, et pour quatre ans. Le propos de Stadler est avant tout technique, froid, descriptif – objectif : « *Tard dans l'après-midi, lorsque nous cessons le feu, je vais voir l'effet des tirs. Une masse de Belges morts dans les fossés le long des routes. Le soir je dors sur un matelas, dans la maison* » (samedi 12 septembre 1914).

Ce ne serait rien s'il ne s'agissait que du journal d'un soldat ordinaire, pris dans les vicissitudes de la vie quotidienne, la peur, le spectacle de la mort, les problèmes d'intendance, de marche forcée, de sommeil, et la volonté de distinguer le vrai du faux dans les nouvelles qu'on apprend sur les victoires et la veulerie de l'armée française, que la vulgate impériale tient pour lâche. Ils furent innombrables, ceux-là qui tinrent ainsi leur journal, des deux côtés de la tranchée ; on les retrouvera, tachés de sang, au fond de leurs poches. Mais il s'agit là du journal du poète Ernst Stadler, né en 1883 à Colmar, qui incarne le renouveau de la poésie d'expression allemande en Alsace, autour de Schickele et d'Otto Flake, autour de la revue expressionniste *Der Stürmer*. Francophile, traducteur de Jammes, de Balzac et de Péguy, Stadler a étudié à Munich, à Strasbourg et à Oxford la philologie romane, la linguistique comparée et la littérature allemande – et il publie en cette année 1914 à Leipzig *Der Aufbruch* (Le départ), dont le poème éponyme a pu paraître prémonitoire : « *J'ai été éclissé dans des rangs qui fonçaient vers le matin, feu sur casque et étriers, / En avant, dans regard et sang la bataille à brides retenues.* » On lira les traductions françaises que Guillevic, breton venu sur les marches de l'est, donna de certains de ces poèmes, publiées en son temps chez *Arfuyen*.

Ce qui dérange est de notre côté : comme si le poète devait de droit, ès qualités, prendre place du côté des pacifistes, voire simplement éprouver une viscérale horreur de la guerre. Voilà le lecteur en délicatesse devant le journal de celui-là, qu'on aurait attendu du côté du bien, comme si la philologie, l'étude des traductions de Shakespeare ou des manuscrits de Perceval conduisaient inmanquablement à une vision pacifiste du monde, et à un rejet de l'affrontement. Plutôt *Vous êtes des hommes* de Pierre Jean Jouve (1915) qu'*Interrogation* de Drieu la Rochelle (1917), tous deux parus aux *Éditions de la*

Nouvelle Revue Française.

Qu'on en juge, et pour être provocateur : Ernst Stadler dirigeant une batterie d'artillerie, c'est Rimbaud conduisant sabre au clair la charge des cuirassiers de Reichshoffen. Le poète (entendez le bon poète) ne saurait être que pacifiste et mondialiste, laissant au plombier-zingueur les errements du nationalisme et les relents va-t-en-guerre, écartant ainsi d'un revers de la main quelques siècles de poésie héroïque. Austerlitz ? une simple affaire de tambours.

L'exaltation – qu'on se plaît dans les manuels à considérer comme un moteur de l'écriture poétique – ne sera pas absente de ce journal, et avant tout celle d'entrer en territoire ennemi et connaître l'ivresse trouble de l'envahisseur : « À 7h30 nous franchissons la frontière et descendons le col. C'est un soir merveilleux. Vue dégagée et ample sur les montagnes françaises. Je salue la France avec une émotion presque aussi forte que lorsque j'ai vu Paris pour la première fois il y a de cela 7 ans. Je ne pense presque plus que c'est la guerre. Je te salue, douce terre de France. À l'avant des chasseurs entonnent des chants : Die Wacht am Rhein. Tout revient à l'esprit au moment où nous descendons la montagne. Un mendiant en pleurs au bord de la route. Nous entendons le feu ennemi. Puis on fait avancer l'artillerie. Nous dépassons l'infanterie au trot. On nous acclame. Poussés en avant par une obscure décision ». L'histoire littéraire, prompte aux images apaisantes, voudra que Péguy et Stadler se soient salués par-delà les tranchées – pour tomber tous deux dans les premiers mois de la guerre. Voilà pourtant qui ne rend pas moins pénible la lecture de certaines pages de ce *Journal* : « Nous n'avons pas à craindre l'artillerie ennemie et pouvons accomplir notre œuvre de destruction en toute quiétude » (samedi 5 septembre).

Certains, pour justifier l'entreprise et masquer la gêne, ont voulu voir dans ces pages une collection d'antiphrases, une construction littéraire dont la raison cachée serait la dérision, alors qu'il s'agit tout bonnement du journal d'un poète au front. Et ce ne sera pas là le moindre intérêt de ce petit livre, que de nous mettre face à ce constat, dérangeant mais réel – l'Iliade aussi est teintée du sang noir des Grecs.